

Cover Page



Universiteit Leiden



The handle <http://hdl.handle.net/1887/20524> holds various files of this Leiden University dissertation.

Author: Seli, Djimet

Title: (De)connexions identitaires post-conflit : les Hadjeray du Tchad face à la mobilité et aux technologies de la communication

Issue Date: 2013-02-13

Chapitre 5 : la dynamique identitaire hadjeray à l'épreuve des crises

« Ces communautés, susceptibles de s'agrandir, de se défaire et de se transformer, sont à suivre dans leur dynamique historique. Tout en assumant des questions souvent brûlantes et qui mobilisent les passions silencieuses ou bruyantes selon les cas, le rôle du chercheur est de les remettre en perspective, de s'interroger sur les racines des adhésions aujourd'hui, de combiner le doute systématique avec le plus grand respect pour les sentiments et les convictions vécues dans les groupements étudiés. L'enjeu en est le développement d'une histoire des peuples d'Afrique digne de ce nom » (J-P. Chrétien et G. Prunier, 1989 : 9).

Introduction

Notre séjour de recherche dans la région du Guéra et parmi les communautés hadjeray dans les régions du lac-Tchad, du Chari Baguirmi et parmi la diaspora hadjeray du Nord du Cameroun pour comprendre le fonctionnement des réseaux sociaux de mobilité ou de migration et de communication, nous révèle l'existence non pas d'une communauté hadjeray, mais des communautés hadjeray, constituées de plusieurs entités hétérogènes du point de vue social et politique. Celles-ci prennent l'identité tantôt de Kenga, tantôt de Migami, tantôt de Dangaleat, tout en se réclamant tous Hadjeray. Aussi par moments et par endroits, ces entités s'effacent au profit d'une identité générale tchadienne. Cette fluctuation de l'identité hadjeray pose la question de savoir si le terme 'hadjeray' est un 'groupe stratégique' (Bierschenk & de Sardan, 1994 : 37), qui apparaît comme un parapluie dont on utilise juste pour se protéger, ou a-t-on réellement affaire à un groupe ethnique que les circonstances douloureuses qu'il a traversées ont mis en lambeaux, ou au contraire a-t-on affaire à un conglomerat d'éléments hétéroclites que les événements essaient d'unir. À travers, le présent chapitre, nous cherchons à comprendre la nature de ce 'parapluie hadjeray', puis de comprendre aussi l'impact des événements sur la dynamique de cette identité.

Origine et sens de l'appellation "Hadjeray"

L'origine temporelle de l'appellation "Hadjeray" est difficile à situer. Tout ce que l'on sait, c'est que l'appellation est une création fort récente, datant de plusieurs années après la mise en place de la colonisation française. Plusieurs faits semblent l'attester. Le premier élément qui sous-tend cette thèse est le tâtonnement des administrateurs coloniaux français pour trouver un mot, une appellation susceptible de désigner cette population nommée aujourd'hui Hadjeray.

En effet, lorsque la colonisation française arriva entre 1907 et 1912 dans cette région qu'elle va plus tard nommer le Guéra, elle rencontra une population qui se caractérisait par une certaine hétérogénéité du point de vue de la langue (Greenberg, 1966), du point de vue de l'organisation politique qui se résume le plus souvent au niveau d'un village (Chapelle,

1980) et surtout par des querelles intestines entre villages voisins (Duault, 1935 ; Martillozzo, 1994).

Pour dénommer une telle entité de populations hétéroclites n'ayant jamais appartenu à une quelconque organisation politique ou sociale commune, mais en l'absence d'une appellation pouvant la designer, la colonisation décidée et pressée de nommer les ethnies (Amselle, 1985 : 10), en tâtonnant sur des appellations diverses et variées. Les appellations proposées tournèrent pour l'essentiel autour des noms données en référence aux caractéristiques du mode de vie de cette population ou des noms de localités. On voit dans le rapport de l'administration coloniale fleurir des termes de "primitifs", de "fétichistes", de 'Kirdis', de "subdivision de Méfî", " subdivision d'Abou tel fane", etc.

Ce n'est que fort tardivement, après les années 50 que cette appellation 'hadjeray' apparut dans les écrits des premiers ethnologues (Aert, 1954 ; Lebeuf ; 1959, Le Rouvreur, 1962 ; Fuchs, 1962). Mais cela ne voudrait pas pour autant dire que ce terme de "Hadjeray" est une invention des premiers ethnologues. Au contraire, il a existé déjà avant son apparition dans les premiers documents ethnologiques. Cependant, il n'est que petitement employé par les quelques Arabes qui sillonnaient la région à la recherche de pâturage en saison sèche, pour désigner justement les populations autochtones qui habitaient, soit dans les montagnes, soit au pied des montagnes, de cette région qui est aujourd'hui le Guéra. D'où l'origine arabe du mot '*Hadjer*' qui signifie rocher, montagne et l'appellation hadjeray qui y dérive et signifie simplement habitant de la montagne, montagnard (Le Rouvreur, 1962).

Le terme hadjeray est donc une appellation éponyme en référence aux nombreuses montagnes dans cette région. Sous cette appellation sont regroupés les habitants de la région actuelle du Guéra, région qui est un espace géographique montagneux qui renferme plus d'une quinzaine de groupements humains (Cf. chapitre 2).

Malgré les différences d'origine, de langues, d'autonomie qui caractérisent ces populations, à quelques rares exceptions elles sont toutes uniformisées par quelques données culturelles notamment la pratique de la religion ancestrale : la Margay, qui est un culte animiste basé sur la force de la nature en liaison avec l'esprit des ancêtres. Cette uniformité dans la diversité de la société hadjeray a ainsi piqué la curiosité de plus d'un ethnologue à l'exemple d'Aerts (1954 : 77) qui a laissé des observations résumant la société hadjeray en ces termes :

« Comme en AOF (sur les hauts plateaux), le Tchad a ses HADJERAÏ. On en fait une race. Nous verrons que c'est linguistiquement vrai. Mais sous l'unité de langue et de culte, quelle diversité d'anthropologie, d'histoire, de coutume et parfois d'authentiques autonomismes ? ».

Hadjeray : identification coloniale ou identité sociologique ?

Amselle (1985 : 10) énonçait à propos de la formation des ethnies que : « ce sont en définitive l'ethnologie et le colonialisme qui, méconnaissant et niant l'histoire et pressés de classer et de nommer, ont figé les étiquettes ethniques ».

S'il est vrai qu'en Afrique, les tracés et la dénomination des frontières des ethnies était l'œuvre de la colonisation, la question qu'il y a lieu de se poser est celle de savoir si les classifications et les dénominations des ethnies n'obéissent pas à des critères sociologiques. À ce sujet, l'exemple des populations du Guéra prises comme une ethnie est éloquent, en ce

qu'il épouse et diverge des théories qui sous-tendent les exemples de création des ethnies en Afrique.

En effet, la création de la région du Guéra comme entité territoriale devant regrouper les populations hadjeray a justement été l'œuvre de la colonisation française, pour rassembler sous cet espace géographique, un conglomerat de populations hétérogènes à beaucoup d'égards (Magnant, 1980), pour en faire une 'ethnie' ou du moins un groupement ethnique apparenté. Dans le même ordre d'idées, la création et la dénomination des ethnies mais en Afrique, Lonsdale⁸⁰, observait que : « les patrons Blancs ont créé des stéréotypes de travailleurs immigrés à partir des aptitudes supposées de telle ou telle tribu pour tel ou tel type de travail. A certaines ethnies, on reconnaît des qualités "guerrière" : elles devinrent tribus de soldats ou policiers ». L'analyse de la constitution de la population de la région du Guéra comme 'entité ethnique' semble en partie s'expliquer par cette théorie.

En effet, avant l'arrivée de la colonisation française au Tchad, les différentes populations appelées aujourd'hui Hadjeray, vivant dans cet espace géographique qu'est aujourd'hui la région du Guéra, se caractérisent par une absence de relations entre elles. Chaque entité humaine vivait en vase clos, terrée dans ou au pied de ses montagnes pour des raisons sécuritaires. Lorsque la colonisation française arriva dans cette région, elle ne trouva aucun lien d'organisation entre ces différentes populations de la société. D'ailleurs, cette société fut dans un premier temps administrée différemment. Sous la circonscription de Méfji, sont rangées les populations relevant de ce ressort territorial. Cette entité administrative coloniale va tantôt être rattachée au Baguirmi, tantôt, au Moyen-Chari, tantôt au Salamat avant de revenir au Guéra. Sous le vocable tantôt d'"Aboutelfane"⁸¹, ou de "Guéra"⁸², sont mises les populations : Kenga, Djongor, Dangaleat, Bidio qui relevaient tantôt de la subdivision du Batha⁸³, tantôt de la subdivision du Kanem⁸⁴. À ce stade, on remarque une quasi absence de l'entité hadjeray ou Guéra. Puis vint le besoin colonial de disposer d'hommes susceptibles de servir dans l'armée coloniale. Ce besoin va marquer le processus de la formation du Guéra. En fait, la colonisation testa un peu partout pour voir à quelle ethnie elle pourrait figer un stéréotype « *militaire* » parmi les composantes sahéliennes des populations tchadiennes. Elle laissa des appréciations peu encourageantes sur les populations qui aujourd'hui ne font pas partie du Guéra dont certains⁸⁵ apparaissent pourtant proches des Hadjeray. Ainsi, on peut lire chez les populations voisines des Hadjeray, des mentions suivantes : *'le recrutement des tirailleurs (une cinquantaine) a été*

⁸⁰ Dans son article intitulé « Ethnicité morale et tribalisme politique », in *Politique africaine* n° 61, 1996, pp. 98-115.

⁸¹ Aboutelfane est une chaîne de montagne située dans la région de Mongo. Pendant la période coloniale, faute de nom pouvant désigner les populations de cette localité, l'administration coloniale a tendance à désigner la région qui s'étend autour de cette région par le nom de cette montagne.

⁸² Guéra est aujourd'hui le nom de la région des Hadjeray. Ce nom vient du nom d'une montagne située dans la région de Bitkine. Pendant la période coloniale, la circonscription où habitent les Hadjeray était appelée tantôt du nom de cette montagne, tantôt du nom de la montagne d'Aboutelfane, située dans la région de Mongo.

⁸³ La subdivision du Batha est une entité territoriale administration coloniale qui regroupait les populations de les régions actuelles du Batha et du Guéra et ayant pour chef-lieu la ville d'Ati.

⁸⁴ La subdivision du Kanem est une entité territoriale administration coloniale qui regroupait les populations de les régions actuelles du Batha, du Guéra et du Guéra et ayant pour Chef-lieu l'actuelle ville de Moussoro.

⁸⁵ Les ethnies ou les groupements humains comme les Boulala, les Kouka situées dans la région du Batha, et les Baguirmi situés dans la région du Chari-Baguirmi sont proches linguistiquement et historiquement de certains groupes hadjeray comme les Kenga.

*encore plus difficile au Ouaddaï. Ceci tient à ce que les militaires sont détestés par les indigènes*⁸⁶.

‘ J’ai signalé que les Kouka ne goûtaient pas aux métiers des armes et les recrues présentées n’avaient de volonté que de nom’⁸⁷.

‘ J’en dirais autant du recrutement militaire. Je sais que l’Arabe du Tchad répugne en général au métier des armes. Faut-il pour cela renoncer à tout en faire des militaires ?’

Face à ce manque d’enthousiasme pour l’armée coloniale dans l’espace sahélien tchadien, il a été trouvé mieux de ficher une étiquette sur un certain nombre de populations comme pour les encourager dans cette voix. Et ce fut sur la population du Guéra que le dévolu de la colonisation fut jeté. À cette fin, les chefs locaux ont été justement mis à contribution par des rémunérations au prorata du nombre fourni. C’est ce qui allait justifier les nombreuses décorations à ‘l’étoile du Benin’ (Duault, 1935) récolté par le chef de canton Kenga Godi pour avoir toujours fourni le plus de "volontaires" sur la base de la pression. Ainsi, la colonisation laissa à propos des populations hadjeray la mention suivante :

‘Ici le recrutement a été un triomphe. Chefs, notables, parents, jeunes filles ont accompagné les conscrits au son de nombreux tam-tams et l’incorporation s’est déroulée dans une ambiance de réjouissance publique. Mieux, la désignation des recrues a été difficile en raison du nombre supplémentaire des volontaires aptes»⁸⁸. « L’activité exemplaire du chef de subdivision, le goût confirmé pour le métier des armes des Hadjarāi (Kengha, Dangléat, Guerras). La propagande naturelle faite par de nombreux retraités dont la situation actuelle est appréciée et enfin l’autorité indiscutée des chefs locaux expliquent ce résultat’⁸⁹.

Ces observations furent accompagnées d’une fiche signalétique flatteuse (Aert, 1954 : 186-206), faisant comprendre aux Hadjeray qu’ils sont parmi les meilleurs militaires du Tchad. Ainsi, aux dires de beaucoup d’anciens combattants de l’armée coloniale française de la région du Guéra, la création de la région du Guéra en 1956, indépendante de la région Batha et regroupant les habitants de Mélfî, de Bitkine et de Mongo à la veille de l’indépendance du Tchad, est un cadeau de la colonisation pour le service rendu par les habitants de cette région en s’incorporant massivement dans l’armée coloniale française. Comme le note si bien Lonsdale (1996 : 98-115) à propos de l’appropriation des stéréotypes que : « Les africains se mirent, en réaction, à développer pour leur propre compte les identités que les européens leur avaient attribuées». Ainsi, dans cette région, on entretient la tradition de faire carrière dans l’armée comme un acte viril, en s’attribuant le monopole de la bravoure comme le laisse entendre Mustapha Idriss⁹⁰ dans son intervention au débat sur la valeur et la place de l’homme hadjeray :

⁸⁶ Archive de l’administration coloniale: Rapport sur la situation politique et économique de la région du Batha, 1916.

⁸⁷ Ibidem.

⁸⁸ Ibidem.

⁸⁹ Archive de l’administration coloniale. Rapport sur la Situation politique et économique de la circonscription du Batha. 1918.

⁹⁰ Jeune homme, 23 ans, élève en classe de première, lycée de Bitkine, focus groupe réalisé en avril 2009.

‘...Mais le Hadjeray n'est pas celui-là qui est malhonnête, traître. Il est tout simplement un vaillant soldat sur qui, presque tout le monde compte’.

La création de la région du Guéra comme espace vital pour les populations hadjeray, malgré la diversité de ces dernières, est donc indubitablement un fait de la colonisation. Cependant, cette création coloniale française de la région du Guéra n'est pas bâtie sur du rien. Loin d'être *ex nihilo*, elle comporte quelques éléments sociologiques qui semblent plus rapprocher ces populations entre elles. Car comme le dit si bien Revillard (2000 : 153-1547), « *Sur le plan sociologique, l'identité d'un individu ou d'un groupe est constituée par l'ensemble des caractéristiques et des représentations qui font que cet individu ou ce groupe se perçoit en tant qu'entité spécifique et qu'il est perçu comme tel par les autres. L'identité est donc à la fois une identité "pour soi" et une identité "pour autrui"* ». Dans ce sens, la création de la région du Guéra rassemblant les populations hétéroclites dites Hadjeray comme une ethnie avec son identité, répond à un critère sociologique qui consiste à mettre ensemble des populations différentes des autres qui les entourent et qui entre elles bien que différentes, comportent beaucoup de points de ressemblance.

Au nombre des éléments distinctifs des populations hadjeray, il y a lieu de relever d'abord le milieu physique. Le milieu physique de la région du Guéra, bien que regroupant des populations différentes les unes des autres, frappe par son aspect visible. À la différence de ses voisinages immédiats (Batha, Salamat, Chari-Baguirmi, Moyen-Chari), la région du Guéra se caractérise par un relief montagneux. Et justement ce sont les montagnes nombreuses dans cette région qui ont servi de refuge et ou de défense pour ces populations contre les razzieurs divers qui écumaient la région à l'époque précoloniale. Outre le milieu physique, la société hadjeray se caractérise par un certain nombre d'organisations sociale et sociologique qu'on ne trouve que beaucoup plus parmi les habitants de cette contrée en l'occurrence la pratique de la religion traditionnelle, la Margay qui est une religion ancestrale basée sur la force de la nature en relation avec la bénédiction des ancêtres. Cette pratique religieuse ne touche ni les Kouka, ni les Boulala pourtant très proches géographiquement des Hadjeray et particulièrement des Kenga avec lesquels ils partagent une affinité linguistique (Chapelle, 1980), moins encore les Baguirmiens dont les liens fraternels historiques avec les Kenga furent privilégiés et entretenus durant des siècles (Lebeuf, 1959 ; Merot, 1927). Mis à part les Moubi, habitants de la région de Mangalmé qui ont rejoint le Guéra fort tardivement par prélèvement sur le Ouaddaï, et sur le Batha et ce, par souci de sécurité que par cohérence sociologique (Chapelle, 1980 : 178), la région du Guéra créée par la colonisation en 1956, regroupait des populations qui affichent plus de ressemblance entre elles qu'entre elles et leurs voisins immédiats. Malgré sa position dans la zone sahélienne réputée être une zone d'influence de l'islam, la région du Guéra était demeurée une terre réticente à la pénétration de l'islam jusqu'à une époque fort récente (Le Rouvreur, 1989 : 122).

En somme, en rassemblant dans la région du Guéra, les populations hadjeray, la colonisation semble avoir pris en compte un aspect sociologique important qui existait avant son arrivée.

L'autre élément important de l'unité sociologique hadjeray est la forme d'organisation politique. Les formes d'organisation politique des populations hadjeray à l'époque précoloniale furent partout presque identiques. L'organisation s'arrête au niveau du village. Chaque village est autonome du point de vue de son organisation religieuse,

politique, défensive. Cette forme d'organisation met constamment les villages en rivalité entre eux, ce qui débouche parfois sur des querelles et des batailles entre villages voisins dont beaucoup d'entre eux à l'exemple des Abtouyou et Mataya, Somo et Banama en gardent encore les survivances⁹¹.

L'autre élément et non des moindres est l'esprit d'indépendance qui caractérise ces peuplades hadjeray à l'époque précoloniale. Pour pouvoir préserver leur indépendance, les sociétés hadjeray avaient pratiqué les mêmes modes opératoires : refuser la présence d'autrui. Ce mode opératoire a prévalu dans tous les villages hadjeray. C'est justement cette attitude réfractaire qui a constitué un frein à la pénétration de l'islam qui pourtant rôdait au voisinage, chez les Baguirmi, les Ouaddaïens, les Kouka et les Boulala et même chez les quelques Arabes qui sillonnaient à l'époque la région (Fuchs, 1997). Ce sont ces multiples dénominateurs communs rassemblant les Hadjeray qui ont fait dire à Chapelle (1980 : 178) que : « Les Kenga, Dangaléat, Djongor, Bidio, Dadjo, Koffa, Sokoro, Saba, Bolgo, et autres ont en commun non seulement le culte de la *Margaï*, mais aussi une tradition farouche d'indépendance, un mode de vie et de pensée lié à la montagne ».

En fait, malgré les différences affichées çà et là sur les plans linguistique, organisationnel, culturel, etc. qui existent entre les populations dites Hadjeray, la création en 1956 de la région du Guéra regroupant ces derniers, indépendante vis-à-vis des régions du Batha, du Salamat, et du Baguirmi, dont ces populations dépendaient naguère, répond à des soucis et impératifs ethnologiques et sociologiques. Il s'agit ici d'assembler les populations qui, malgré leur grande diversité ont en commun un certain nombre de choses à partager et un rapport entre elles plus qu'avec les autres (Arabes du Salamat, du Batha...). Aussi bien à l'égard des régions voisines du Batha, du Salamat que du Baguirmi, au Guéra, le Hadjeray est chez lui et se sent véritablement chez lui (Aert, 1954).

En somme, l'identité hadjeray comme label d'un groupe humain ethnique identique et singulier dans le paysage social et sociologique tchadien, est apparue fort tardivement avec l'arrivée de la colonisation qui la créa à partir des populations existant sur un espace donné, mais caractérisées par une multitude de différences. Ainsi, l'entité hadjeray apparaît comme un conglomerat de populations tantôt hétérogènes entre elles, prises de l'intérieur, tantôt homogènes vues de l'extérieur et comparées aux autres populations qui les entourent. C'est ce qui a fait dire à Chapelle (1980 : 178) que : « *Le Guéra est un véritable puzzle ethnique et linguistique, et pourtant l'ensemble des Hadjarai est l'un des plus cohérents* ».

Les dynamiques évolutives de l'identité hadjeray

Les populations hadjeray comme 'unité humaine', singulière et distincte des autres, apparaissent comme toute autre identité ethnique que Chrétien et Prunier (1963 : 63) théorisent comme « ...un ensemble ouvert qui se construit et se déconstruit sans cesse, comme un produit historique qui découle des rapports dialectiques entre entités diverses ». Dans ce même ordre d'idées, Magnant (1984 : 28) fait observer à propos des ethnies

⁹¹ Ces villages tous Kenga et voisins se caractérisent jusqu'aujourd'hui par des rivalités. À titre d'exemple, ces rivalités entre Somo et Banama, un collage fut créé à Banama pour la constellation des villages situés dans le périmètre. Contestant la suprématie du village Banama, les populations de Somo préfèrent envoyer leurs enfants faire des études dans un collège à Boubou, quatre fois distant de Banama. La même chose se passe à Mataya, distant d'à peine un kilomètre. La population du village Mataya préfère envoyer les enfants faire l'école dans les lycées de Bitkine distants d'une vingtaine de kilomètres.

tchadiennes que : « Les ethnies naissent, se cristallisent, puis se dissolvent aux cours du temps, selon les vicissitudes de l'histoire ». À la lumière de ces théories, l'ethnie hadjeray ainsi créée va connaître au fil de son évolution des fortunes diverses, faites d'appropriation et de dénégation de son usage.

Le premier niveau de la dénégation de l'ethnie hadjeray apparaît à travers l'ambiguïté du parallélisme entre les appellations 'Hadjeray' et 'Guéra'. En théorie, les Hadjeray sont les habitants de la région du Guéra, sans exception aucune, des localités de Mongo, de Méfî, de Bikine, de Mangalmé. Le Guéra doit être aux Hadjeray ce que la bouteille est au liquide. Le Guéra est en quelque sorte un contenant et les Hadjeray, le contenu.

Cependant, force est de constater que cette arithmétique se trouve constamment faussée par un certain nombre de populations du Guéra qui acceptent difficilement d'être appelés Hadjeray, tout en réclamant paradoxalement leur implantation dans l'entité géographique, le Guéra. À l'origine de cette contradiction, se trouvent des facteurs relevant des pratiques religieuses contestées de nos jours, des circonstances événementielles, du Tchad et au final des données sociologiques.

En effet, l'espace sahélien tchadien en général était depuis plusieurs siècles sous l'influence de l'islam, excepté la région du Guéra dont les habitants refusèrent farouchement le contact avec les Arabes et autres royaumes conquérants voisins islamisés (Baguirmi, Ouaddaï), en se terrant dans les grottes de leurs montagnes inaccessibles et pratiquant leur religion ancestrale qui leur procure paix et sécurité (Fuchs, 1997).

Avec la colonisation, ils furent obligés d'entrer en contact pacifique avec les autres populations musulmanes qui les entourent. L'interaction entre les populations hadjeray et leurs voisins introduit aussitôt l'islam qui gagna de nos jours une plus grande partie de la population. De ce fait, les seules valeurs qui, de nos jours, ont des prestiges sont celles véhiculées par l'islam. L'islam devient donc dans le vécu quotidien, un 'visa' pour une considération sociale plus particulièrement dans la ville de N'Djamena.

Les franges des populations tchadiennes en particulier les populations hadjeray qui croient en leur religion ancestrale, souffrent d'ostracisme au point de contraindre d'ailleurs certains Hadjeray au changement de leurs patronymes typiquement hadjeray de Godi, de Atché, de Ratou, de Yelé, de Gaboutou en des noms musulmans de Hassane, de Seid, de Ali, de Saleh, etc. pour des fins d'intégration sociale dans des villes cosmopolites comme N'Djamena, Abéché, etc. Cela dénote la pression qui s'exerçait sur les populations restées animistes. Pratiquer la religion ancestrale de la Margay était considéré comme une 'honte'. En vertu de ce rapport de force créé autour de la religion, certaines populations de la région du Guéra qui déjà étaient musulmanes avant même l'arrivée de la colonisation, ont tendance à se démarquer de l'appellation 'hadjeray' qu'elles considéraient comme une appellation désignant uniquement des populations animistes de la région du Guéra.

Le paradoxe qui nécessite d'être relevé c'est que ces populations du Guéra qui refusent l'étiquette de hadjeray, sont loin de nier leur appartenance géographique à la région du Guéra. Elles acceptent volontiers d'être situées dans la région du Guéra, comme si l'appellation hadjeray se résume aux groupes des populations dont les ancêtres avaient pratiqué la religion locale dans laquelle ils ne se reconnaissent pas. À ce premier niveau d'analyse, l'appellation Hadjeray est refusée parce que dans l'imaginaire de ces populations musulmanes vivant dans le Guéra, le terme hadjeray sous-entend l'animisme et ne peut par conséquent désigner que les populations qui aujourd'hui, ou par le passé, pratiquent le culte

de la religion ancestrale : la Margay, identité incompatible avec le statut de musulman qu'ils portent.

Crise et mobilité, force ou faible de l'identité hadjeray ?

En effet, à la veille et au lendemain de l'indépendance du Tchad en 1960, le groupe ethnique hadjeray bien renié par nombre de ressortissants de la région du Guéra apparaît dans le paysage social tchadien comme une composante de populations spécifiques au même titre que les autres composantes des populations tchadiennes, et peut être même mieux que certaines composantes des populations d'autres régions du point de vue des avantages sociaux en raison d'un nombre relativement important des fonctionnaires et des d'anciens combattants de l'armée française, nombreux dans cette région. Ces avantages, bien qu'insignifiants les classèrent parmi les ethnies tchadiennes qui avaient des ressources pécuniaires et jouissaient d'un certain prestige aux yeux des autres ethnies tchadiennes comme le déclarait M. Saleh⁹²:

'Ces gens qui aujourd'hui se sont accaparés tout, n'étaient même pas à N'Djamena à l'époque où N'Djamena nous appartenait. Et les quelques rares qui y étaient déjà, étaient démunis comme nous le sommes aujourd'hui. L'argent c'est nous les Hadjeray et les Sara qui l'avons eu en premier. Les preuves étaient que les quartiers Mardjandaffack et Klemat qui étaient les quartiers phares de N'Djamena n'étaient occupés majoritairement que par nous. À notre époque, qui peut oser venir à Mardjandaffack nous défier ? Le samedi et le dimanche, quand on organise la danse, on interdit la traversée de la rue aux autres non Hadjeray. Et gare à un non-Hadjeray qui s'aventurerait dans les parages. On avait une solidarité légendaire, entre nous. Cette solidarité était renforcée par le nombre important qu'on fût. Car on était parmi les plus nombreuses communautés tchadiennes implantées à N'Djamena. Dès qu'un Hadjeray a un problème, les autres Hadjeray, qu'ils soient de Bitkine, de Mongo, de Méfi ou de Mangalmé, en faisaient un problème personnel. Notre solidarité faisait qu'on était très craint par les autres parce qu'on était une force de frappe redoutable. Cette attitude, on la trouvait dans les autres communautés implantées à Sarh, à Abéché avec lesquelles on était en contact régulier pour faire face au problème de prix de sang. Non seulement les autres nous enviaient, mais certaines personnes 'anonymes', se faisaient passer pour des Hadjeray pour avoir bénéficié de la protection de l'identité hadjeray. Mais comme on a coutume de dire que le premier sera le dernier, alors nous y sommes maintenant'.

En fait, l'identité hadjeray que les crises et la mobilité vont en faire une force numérique et solidaire comme l'affirme Saleh ci-haut, va être victime de son propre succès. La force que constituait l'identité hadjeray va être très tôt exploitée par les tendances et hommes politiques qui, en fin de compte, se retourneront contre elle pour la ruiner. Car comme le concluait notre enquêté, l'identité hadjeray est aujourd'hui au creux de la vague si on en juge par les déclarations de certains jeunes hadjeray eux-mêmes à l'exemple de la déclaration du jeune Haroun Fayçal⁹³ qui lors d'un focus groupe sur le thème de la 'valeur et l'identité hadjeray' disait :

⁹² Homme, environ 64 ans, retraité de la police. Interview réalisée en juillet 2009 à N'Djamena.

⁹³ Jeune homme, 28 ans, jardinier, focus groupe réalisé en avril 2009.

‘Ce qui nous manque, à nous Hadjeray, c’est le respect de soi-même. Comment voulez-vous qu’on nous respecte si on n’a pas du respect pour sa propre identité. Beaucoup de nos frères refusent de montrer leur propre identité en public, parce qu’ils ont honte d’être Hadjeray’.

Le constat de Saleh qualifiant aujourd’hui les Hadjeray de socialement mal lotis, confirmé par la déclaration de Saleh Haroun dénonçant la dénégation de l’identité hadjeray par certains jeunes hadjeray, et surtout le rôle de ‘Hadjeray’ joué par un acteur ‘Mandargué’ dans les comédies où ce dernier apparaît toujours comme une personne pauvre, naïve, s’occupant des basses besognes etc. témoigne du malaise que connaît cette identité ethnique. Les remarques des uns et des autres montrent que l’image de l’identité hadjeray qui avait connu une ère de gloire aux alentours des années 60, a périclité dangereusement. Comment a évolué cette situation ? C’est à cette question que nous tenterons de répondre.

L’identité hadjeray victime d’exploitation politique

Au lendemain de la conquête des territoires du Tchad par les militaires français en 1900, les différentes populations tchadiennes sont ‘identifiées’ et ‘classées’ en différents groupements par la colonisation comme entités ethniques ayant des caractéristiques semblables ou proches. Ces liens de communauté, bien qu’acceptés par les intéressés, sont quelquefois remis en cause par des rivalités internes, qui traduisent quelque peu le faux lien (seulement géographique parfois), qui vont servir de prétexte. C’est ce qui a fait dire à Magnant, (1984 : 40) que : « *Les groupements, dont toutes les enquêtes de terrain montrent à la fois l’existence et l’inconsistance, furent appréhendés de telle sorte qu’ils apparurent rapidement comme des « nations » en miniature. En fait, il n’en est rien. La solidarité ethnique, lorsqu’elle existe, n’est qu’un moment passager de l’histoire des hommes et ne peut être vue que comme telle* ».

À l’instar d’autres groupements ethniques tchadiens, les populations regroupées dans la région du Guéra sous l’appellation de Hadjeray, montrent devant certaines circonstances que l’identité hadjeray sous laquelle on les range ne leur sied pas ; et que la vraie identité pour chacun des multiples groupes est celle de la famille, du clan, ou du canton. Plusieurs événements et circonstances ont mis à rude épreuve la solidarité hadjeray qui, à la veille et au lendemain de l’indépendance, était légendaire comme le déclare Abgali Sakaïr⁹⁴ :

‘À notre époque, quand on était à N’Djamena, on ne se faisait pas de différence en termes de Bidio, de Dangaleat ou de Kenga etc. On était Hadjeray tout court. On se considérait comme des frères. Quand quelque chose arrive à un Sokoto de Mélfé, un Dadjo le sent comme si cela est arrivé à un membre de sa propre famille. On était uni et solidaire et d’ailleurs, on habitait presque tous dans le même quartier à N’Djamena. On était craint’.

Alliances interethniques pour la conquête du pouvoir

Mis à part les facteurs internes qui ont contribué à la remise en cause de l’identité par les concernés, il y a des facteurs politiques liés au jeu des alliances entre les communautés dans les guerres tribales qui, de 1979 à 1990 ont eu lieu au Tchad. Le groupe hadjeray, à l’instar d’autres groupes ethniques du Tchad à d’une manière ou d’une autre, pris part aux multiples guerres civiles qui ont entaché l’histoire contemporaine du Tchad.

⁹⁴ Homme, environ 70 ans, sans activités, interview réalisée en septembre 2009 à N’Djamena.

Cette participation a eu des conséquences lourdes sur l'identité hadjeray. Lorsqu'en 1979, la guerre civile éclate à N'Djamena, le groupe ethnique hadjeray comme d'autres groupes ethniques du Tchad, se coalisent avec d'autres ethnies pour donner la victoire à Hissein Habré qui au final se retourne contre les Hadjeray pour les massacrer.

Le second acte est l'alliance des populations hadjeray avec l'actuel Président Idriss Deby. En effet, en avril 1989, Idriss et les siens, pas en odeur de sainteté auprès du président Habré, prirent le chemin du maquis au Soudan où se trouvaient déjà les combattants hadjeray deux ans plus tôt. Les deux ethnies, hadjeray et zaghawa s'allièrent contre nature pour chasser l'ennemi commun qui était Habré et pour la gestion commune du pays après la victoire. En décembre 1990, les deux principales ethnies rebelles associées à d'autres, prirent le pouvoir et Idriss Deby président du Mouvement de rébellion en devint le président de la république. Cependant, tous les anciens combattants du mouvement patriotique du salut, la coalition multiethnique qui a renversé Hissein Habré en décembre 1990, ne jouissent pas du même statut aujourd'hui. Le mouvement s'est déchiré peu de temps après la victoire et ce, dès octobre 1991. Les Zaghawa, dont est originaire le président Idris Deby prirent le contrôle de tous les leviers politiques et économiques du pouvoir boutant en touche leurs alliés hadjeray. Comme hier avec Habré, l'histoire de mise à l'écart des populations hadjeray dans la gestion du pouvoir, se répète avec Idriss Deby en 1991.

Ces deux alliances vierges laissent apparaître les Hadjeray comme des personnes bonnes à être utilisées pour le plus grand bonheur des autres. A ce propos, cette identité, son image est associée à : 'celle d'un homme qui est bon à attraper les cornes pour le plus grand plaisir des autres qui traitent le lait' même si les intéressés positivent la situation comme Ibrahim Adam⁹⁵ :

'En nous alliant par deux fois avec Habré et Deby, notre intention n'était pas de chercher le pouvoir. Elle était de servir la nation tchadienne, en aidant Habré à prendre le pouvoir pour instaurer la justice sociale. Mais hélas. Ensuite, notre deuxième alliance c'était pour débarrasser le peuple tchadien du dictateur de Habré'.

Outre ces deux alliances politiques vierges, l'identité hadjeray a été aussi en partie très entamée par les violentes répressions politiques de 1986 à 1990, qui ont contribué à ruiner le prestige et la solidarité qui la caractérisaient, et que le vent de la liberté d'association qui soufflait sur le Tchad depuis 1990 est venu lui apporter un coup de grâce.

En fait, en 1986, un groupe de cadres militaires hadjeray fait défection au sein de l'armée tchadienne et se retire d'abord sur le Mont Guéra pour harceler les forces loyales par des attaques nocturnes. Plus tard, en 1987, ce groupe se retire au Soudan. En conséquence, cette défection a suscité une réaction répressive de la part du pouvoir qui procédait à l'arrestation et à l'exécution systématique des Hadjeray, civils ou militaires. Ces événements vont constituer un premier tournant dans la fluctuation de l'identité de l'ethnie hadjeray. Comme 'être Hadjeray signifiait être ennemi du régime' (Rapport de la Commission d'Enquête, 1993), cette traque contre les populations hadjeray, constitua une étape assez importante de la dénégation de certains Hadjeray de cette identité.

Pour pouvoir échapper aux massacres, surtout au niveau de la région du Guéra, beaucoup de populations hadjeray, choisissent de brandir l'identité de leur sous-groupe et

⁹⁵ Homme, environ 51 ans, miliaire, interview réalisée en décembre 2009 à N'Djamena.

justifier leur non-appartenance à l'ethnie hadjeray. Ainsi, la 'Hadjeraïté' à l'intérieur de la région du Guéra se résumait beaucoup plus aux initiateurs de la rébellion et contre lesquels les répressions ont été les plus particulièrement atroces.

Cette traque ciblée au niveau de la région du Guéra tranche avec la traque extérieure de la région du Guéra qui se généralise à toute personne ressortissante de la région du Guéra. On assiste alors, par ce jeu ambigu, à une dichotomie de l'identité Hadjeray. À l'intérieur de la région, l'appellation hadjeray qui sert de cause à la traque, devient mouvante, donc facultative et exclut certains groupes qui choisissent eux-mêmes de présenter l'identité de leur sous-groupe pour être épargnés des massacres qui ciblaient tout ce qui se nommait hadjeray ; alors qu'à l'extérieur de la région du Guéra, l'identité hadjeray s'imposait à toute personne ressortissante du Guéra, qu'elle soit de Mongo, de Méfï ou de Mangalmé.

Ainsi, les événements de 1986-1987 marquèrent un pas très important dans la phase de la déconstruction de l'identité, de l'unité et de la solidarité hadjeray. Les groupes se disloquèrent et se méfièrent les uns les autres. Aussi, ces événements sonnèrent le glas de repli sur soi de chaque 'sous-ethnie', repli essentiellement causé par l'instrumentalisation des ethnies par les politiques. En fait, le processus de la 'construction' ou de la 'déconstruction' de l'identité hadjeray prend en compte des données fondamentales qui est la peur et la méfiance que nous avons notées plus haut à maintes reprises sur le comportement de nos enquêtés.

L'institutionnalisation de l'inégalité et la méfiance entre citoyens

Dans un article consacré à l'analyse de la pratique de la hiérarchie sociale au Tchad, Osée Djibé (2008 : 78), écrivait que : « Les riches citadins habitent les quartiers administratifs (...) elle est constituée des membres du clan au pouvoir. Certains sont les courtisans du pouvoir récompensés pour leur activisme. Ceux-là occupent des hautes fonctions de l'Etat sans compétence ni qualification. On les trouve pratiquement à toutes les directions et régies financières ».

Cette analyse témoigne de la hiérarchie sociale et politique qui existe un peu partout au Tchad, depuis que la rébellion était devenue un mode d'accession au pouvoir au Tchad. En fait, si en théorie, la Constitution tchadienne proclame à l'exemple de la déclaration universelle de Droit de l'Homme, l'égalité parfaite entre les citoyens, dans la pratique, le vécu quotidien des Tchadiens est fait de réalités contraires à ces dispositions. On assiste de plus en plus à une certaine hiérarchie sociale née ces dernières années dans le sillage de mode d'accession au pouvoir au Tchad par la voie des armes.

En effet, les différents régimes politiques qui ont régné sur le Tchad, ont chacun axé son administration sur son groupe (conflit Nord/Sud : mythe ou réalité, 1996). Ce népotisme a atteint son paroxysme avec le règne de Habré et celui de Deby. Avec ces régimes, on assiste à l'institutionnalisation de l'inégalité entre les citoyens tchadiens et de manière directe au développement du complexe de supériorité des groupes ethniques des présidents au détriment des autres Tchadiens.

L'un des exemples les plus palpables de l'institutionnalisation de l'inégalité entre les groupes ethniques tchadiens concerne la pratique de la 'Dya'⁹⁶. Il consiste pour un assassin de payer un dommage-intérêt à la famille d'un défunt, une certaine somme d'argent. Cette

⁹⁶ La 'Dya' c'est du prix du Sang qu'un assassin, un meurtrier verse à la famille endeuillée.

somme était jusqu'en 1982, la même pour tous les Tchadiens. Mais lorsque Habré accéda au pouvoir en 1982, les données changèrent. On se retrouve avec une justice à deux vitesses qui valorise l'ethnie du président au détriment d'autres ethnies tchadiennes. Ainsi, si un Tchadien lambda tue un membre de l'ethnie de Habré, il est tenu de payer sur le champ quatre millions de francs CFA. Cette somme représente en nature la valeur de cent chameaux selon la coutume locale (Rapport de la commission d'Enquête, 1992 : 20) ; alors que si un membre de l'ethnie du président Habré tue un autre Tchadien, il paie la moitié c'est-à-dire deux millions. Cette pratique va constituer un précédent pour le régime qui va lui succéder. Cet avantage institutionnel a participé au développement du complexe de supériorité des bénéficiaires et en défaveur d'autres ethnies au nombre desquelles figurent les populations hadjeray comme le montre une correspondance de protestation d'un Hadjeray suite à la 'dya' qu'il estime abusive réclamée par l'ethnie du président à une composante de l'ethnie hadjeray (annexe 3).

L'instrumentalisation de la société par les belligérants : la peur de l'autre

Tout en se faisant la guerre directe par affrontement entre troupes sur le terrain, les belligérants que sont le Gouvernement et la rébellion se faisaient aussi une guerre indirecte, par populations interposées. Chacun des deux camps, gouvernement/rébellion voudrait avoir le contrôle et le soutien de la même population et susciter son rejet du camp adverse. Pour parvenir à leur fin, chacun des deux forces a construit au sein de la même population des services de renseignements qui sont à la limite des machines à délation. Ainsi, par exemple à l'époque de la rébellion du Front de Libération Nationale du Tchad, il y avait des comités villageois appelés '*Ladjana*', qui roulaient pour le compte des rebelles et les différents régimes qui se sont succédé avaient aussi leur appareil de renseignement. Ces services de renseignements étaient de véritables machines de la terreur et d'intimidation. Au nombre des régimes politiques tchadiens qui ont le plus utilisé les services de renseignements pour terroriser la population, il y a lieu de mentionner le régime Habré qui a régné de 1982 à 1990. Ce régime politique et certains mouvements rebelles tels le Front de Libération Nationale du Tchad (Frolinat) qui avait opéré dans la région du Guéra de 1965 à 1986, sont connus pour leurs méthodes de gouvernance basées sur la terreur que faisaient régner leurs services des renseignements odieux à propos duquel par exemple un passage du rapport de la commission d'enquête sur les crimes et répression en République du Tchad sous Habré disait :

' Les piliers de la dictature sur lesquels Habré a bâti son régime étaient la Direction de la Documentation et de la Sécurité (DDS), ou la police politique, le Service d'Investigation Présidentielle (SIP), les Renseignements Généraux (RG), etc. Tous ces organes avaient pour mission de quadriller le peuple, de le surveiller dans ses moindres gestes et attitudes afin de débusquer les prétendus ennemis de la nation et les neutraliser définitivement [...] De toutes les institutions du régime Habré, la DDS s'est distinguée par sa cruauté et son mépris de la vie et de dignité humaine. Elle a pleinement accompli sa mission qui consiste à terroriser les populations pour mieux les asservir'⁹⁷.

⁹⁷ Ministère de la Justice du Tchad, Rapport de la Commission d'Enquête sur les Crimes et Détournements de l'ex-président Habré et de ses complices, p. 22.

Pour pouvoir mettre la main sur toutes les populations, le régime a construit un espace de la 'Panoptique de Bentham' qui consistait à disposer des antennes ou bureaux, des relais dans chaque circonscription, dans chaque village, quartier ou famille (Rapport de la Commission d'Enquête, 1993 : 22).

Du côté de la rébellion qui luttait contre les différents régimes, les pratiques sont à quelques variantes près les mêmes. Ceux-ci vivant dans le maquis venaient de temps en temps dans les villages pour s'approvisionner. Pour ne pas tomber dans les embuscades des forces gouvernementales d'une part, et pour punir les collaborateurs de forces gouvernementales d'autre part, les rebelles ont instauré un système de renseignements au sein de la population civile. Plus discrets que les agents de police politique du gouvernement, les agents de renseignements des rebelles vivent parmi les populations. Ils sont chargés de dénoncer auprès des rebelles tous ceux de leurs voisins et amis qui ont des attaches avec le pouvoir, moyennant modiques rétributions, promesses, etc. La région du Guéra est l'une des régions qui ont fait le plus l'expérience de l'instrumentalisation des personnes et des groupes ethniques par les belligérants en conflit. Son caractère rebelle lui a valu d'être mise sous surveillance accrue de la part des différents régimes qui se succèdent pour déceler tôt le moindre signe de protestation afin de l'étouffer dans l'œuf avant que cela ne prenne l'ampleur de la "*révolte de Mangalmé*"⁹⁸. L'appât du gain d'une part, et le règlement de comptes entre parents rivaux ou ennemis d'autre part, prirent ainsi le pas sur la raison. Les villageois, divisés en partisans du pouvoir et des rebelles et se fondant sur des motifs banals voire mensongers, se livrent à des dangereux jeux de délation. Mues par l'une ou l'autre des catégories de peur que Gahama (2005) qualifie de "*peur préventive*" (il faut devancer l'autre en frappant le premier) ou "*peur vindicative*" (il a tué les miens, je dois les venger en tuant davantage dans ses rangs), les populations se livraient réciproquement par des dénonciations, soit auprès des polices politiques des régimes politiques successifs, soit auprès des rebelles comme le relève un passage du rapport de la commission d'enquête : « *Les motifs des arrestations sont généralement futiles, voire dérisoires. De même, les arrestations sont souvent motivées par le désir de s'enrichir ou dues simplement à des règlements de comptes* »⁹⁹.

Le motif de gain ou le désir de vengeance conduit la société à tisser un faisceau de violences qui vise tantôt le chef politique, dont un rival brigue la succession, tantôt le fonctionnaire, dont un subalterne convoite le poste, tantôt le policier qui a abusé de son pouvoir et dont il convient de se venger, tantôt même le voisin, le parent, la famille, le clan ou le village avec lesquels existent des litiges privés familiaux ou claniques (Verhaegen, 1969 : 4). Ainsi, les motifs des arrestations peuvent se résumer comme l'évoque Abdel Seid¹⁰⁰ à :

- X est caché dans sa chambre pour capter la radio France ou Africa No1;
 - Y a hébergé pendant deux jours chez lui un de ses cousins qui est venu de la ville ;
 - Z était absent de sa maison pendant cinq jours;
- La semaine passée Monsieur X a sorti un billet neuf de 10 000 f pour faire ses achats, etc.

⁹⁸ Mangalmé est une ville de la région du Guéra. C'est de cette localité qu'est partie la révolte des paysans contre le pouvoir en 1964.

⁹⁹ Ministère de la Justice du Tchad, Rapport de la Commission d'Enquête sur les Crimes et Détournements de l'ex-président Habré et de ses complices, p. 34.

¹⁰⁰ Homme, environ 63 ans, artisan, interview réalisée en octobre 2009 à Baltram.

Ces motifs somme toute banals ont conduit aux arrestations et disparitions définitives de centaines de personnes. Si certains motifs comme l'absence de la maison, la possession d'une certaine somme d'argent, l'attitude peu bienveillante à l'égard du régime politique ou de la rébellion peuvent parfois ne coûter que des amendes ou des prisons pour de plus ou moins longues durées, d'autres motifs comme héberger un étranger, un parent venu de la ville sans s'être présenté au préalable aux autorités administratives ou à la police politique sont considérés comme des fautes très graves. Être accusé de ce motif présentait le risque certain d'une arrestation et d'une liquidation physique extra-judiciaire.

Au terme de cette période trouble, on se retrouve avec une société qui fait penser à l'époque de 'Panoptique de Bentham' où de nombreux citoyens roumains découvrent, dans les archives de la Securitate, qu'ils ont été trahis par un voisin, par un ami, voire même par un conjoint ou un parent (Cleach, 2010).

En souvenir de ces douloureuses périodes et pour éviter de tomber dans les pièges des subtiles délateurs, les populations font montre de réticence, de manque de confiance entre les individus d'une part et à l'égard d'un étranger, d'un inconnu d'autre part comme l'a expérimenté la commission d'enquête (1993 : 69) : « *Le citoyen moyen se sent dès lors traqué et devient méfiant à l'égard de tout le monde* ». La moindre présence d'un étranger, d'un inconnu dans un groupe éveille les soupçons et dérange les hôtes. Cette crise de confiance résulte en partie à la période sombre du règne de Habré comme le reconnaît explicitement notre enquêté au chapitre 2, p. 18 : « *Seul ton homme de confiance peut te tuer. On a vu cela sous Hissein Habré* ». Au-delà des familles, cette crise de confiance était en partie très préjudiciable à l'identité hadjeray comme le soutient Djamouss Mahamout¹⁰¹ :

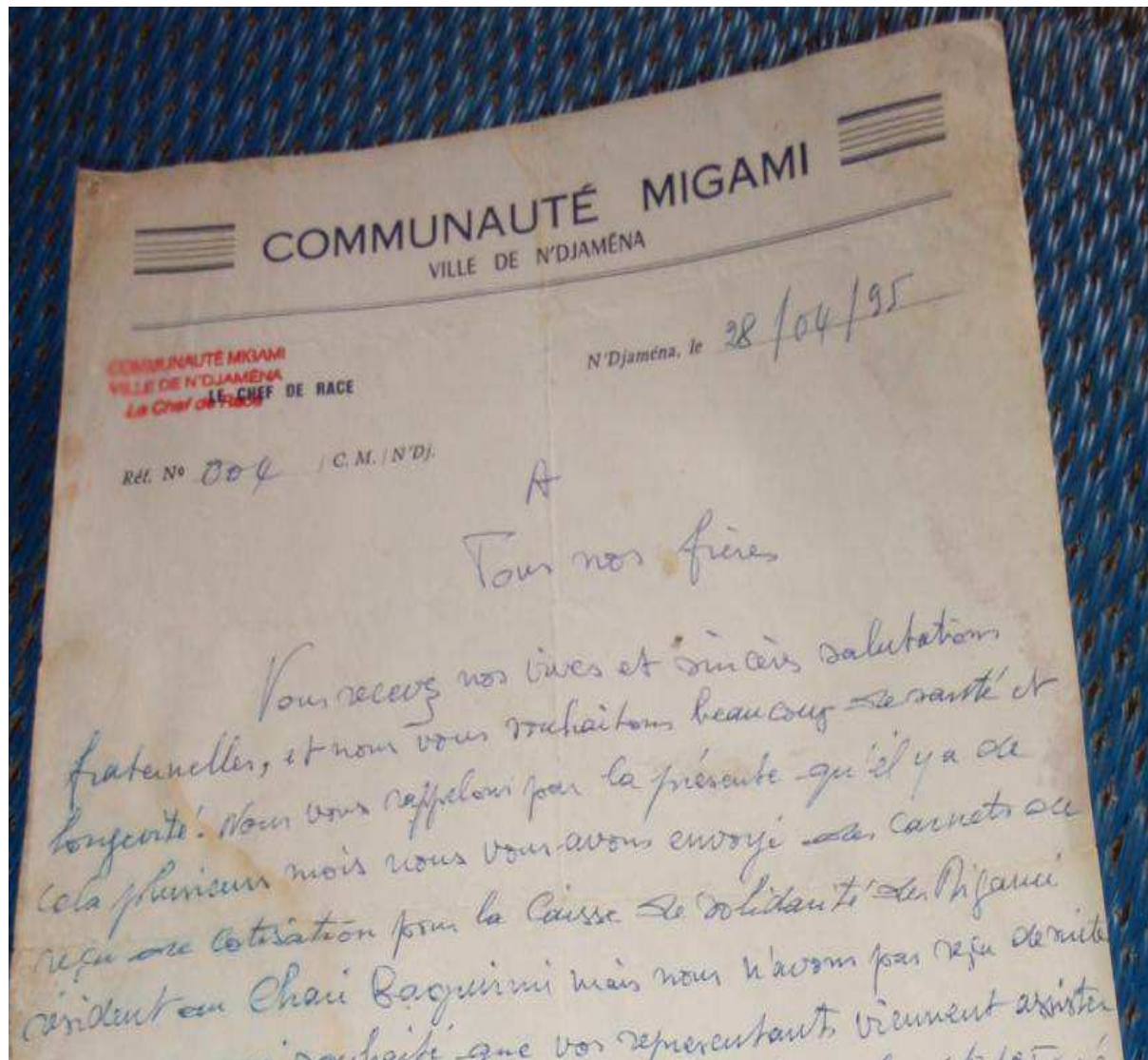
'Le phénomène de la dislocation de l'unité des populations hadjeray est un phénomène fort récent. Il ne remonte qu'à la politique de diviser pour mieux régner qu'a instaurée Habré. La première initiative était de faire régner la violence auprès des personnes qui se déclarent Hadjeray. Cette stratégie a eu pour conséquence que l'identité hadjeray est fuie. Personne ne veut se déclarer Hadjeray au risque de subir. Pour avoir la vie sauve, chaque ethnie préfère brandir le nom de son sous 'groupe ethnique'. Certains groupes ethniques préfèrent évoquer leur origine orientale pour renier l'identité hadjeray. Ces différences évoquées çà et là ont permis aux gouvernants de nous monter les uns contre les autres. Chaque 'sous-groupe ethnique' cherchant une visibilité ou une promotion politique préfère montrer sa loyauté envers les régimes politiques en se démarquant des autres. Ces attitudes nourrissent les suspicions entre les populations, les sous-groupes hadjeray et ce, au détriment de la force de l'identité hadjeray'.

Ce repli sur soi de chaque sous- groupe va être aiguisé par la liberté d'association née en 1990. Les sous-groupes vont mettre à profit les libertés d'association pour s'ériger, se dresser de manière officielle et visible identité de chaque groupement et ce, aux dépens de l'identité générale hadjeray. Pour prendre leurs distances par rapport à cette identité générique et problématique, les différentes composantes de la société hadjeray, qui durant les décennies passées, faisaient cause commune à N'Djamena s'enfoncent dans des particularismes et repli identitaire adossés sur des clans, des cantons, des villages, etc. En somme, la liberté d'association de 1990 se présente comme un terrain fertile sur lequel se

¹⁰¹ Homme, environ 64 ans, retraité, interview réalisée à N'Djamena en décembre 2009.

cultivent ces différences au détriment de l'identité commune hadjeray. On voit apparaître à la place de la communauté hadjeray des associations pour le « développement », pour la « solidarité », pour « l'épanouissement » de canton Kenga, Migami, Dadjo, Dangaleat etc. Comme le montre ci-dessus, une correspondance de la communauté Migami.

Document 5.1 Correspondance d'une association de la communauté Migami, une composante des populations hadjeray.



Source : archive du secrétaire de la communauté Migami de la région du lac-Tchad.

L'identité hadjeray aujourd'hui, renaissance ou paravent politico-social ?

Pendant que du côté des différentes composantes des populations hadjeray, on assiste à un aiguisement des replis sur soi à l'échelle du clan, du village ou du canton, on assiste aussi paradoxalement sur le plan politique à un resserrement des liens entre les ressortissants de la région du Guéra. L'unité et la solidarité hadjeray qu'on croyait à jamais enterrées, se manifestent de plus en plus au niveau politique et avec fracas. L'unité politique et culturelle s'est manifestée en 1997, 2004 et 2011.

En effet, en 1997, le gouvernement tchadien, dans l'optique du redécoupage territorial dans la perspective de la décentralisation, avait émis des propositions de recoupage territorial du Tchad. Ce redécoupage fait disparaître la région du Guéra en l'émiettant et en rattachant les différentes parties émiettées à d'autres régions voisines. Pendant que les populations basées dans la région d'origine brillaient par leur attitude étonnement silencieuse, sinon par les quelques réactions d'acceptation du fait accompli : « le gouvernement est libre de disposer de son territoire et de ses citoyens » entend-on souvent les gens clamer leur impuissance ; la première et la seule réaction était venue des hommes politiques de ladite région. Face à l'indifférence et à l'inertie de la base, les hommes politiques hadjeray de tous les bords se sont d'urgence retrouvés le 9 mars 1997 au Palais du 15 janvier à N'Djamena pour protester contre ce découpage qu'ils qualifient de 'coup contre l'identité hadjeray'. La dénonciation de ce projet fut assortie des menaces qui ont fait reculer le Gouvernement en annulant le projet de redécoupage. Et le Guéra était resté intact. Aujourd'hui, malgré les redécoupages faisant éclater les autres régions du Tchad en plusieurs, la région du Guéra a gardé ses frontières intactes avec juste des érections d'anciennes sous-préfectures en départements et de certains villages en sous-préfectures. Les hommes politiques ont revendiqué ces réalisations en les positivant à l'exemple d'un des députés de la région qui faisant son bilan déclare :

'Nous avons lutté pour avoir l'érection de nos quatre sous-préfectures en départements et l'érection de quelques villages en sous-préfectures. Ça c'est du positif par rapport au découpage sauvage de 1997 qu'a proposé le gouvernement. L'actuel découpage va dans l'intérêt des populations du Guéra. Car désormais, à chaque sous-préfecture vont correspondre des députés. Alors, à la prochaine législature, on verra le nombre de députés du Guéra multiplié. L'autre avantage c'est que, quand un village devient une sous-préfecture, cela appelle des infrastructures telles que l'école, le dispensaire ou l'hôpital, le château d'eau pour la localité.'

La dynamique de l'identité hadjeray au niveau politique s'est encore manifestée en 2012 lorsqu'à l'issue des élections législatives et présidentielles, un nouveau gouvernement a été formé et qu'au titre du parti au pouvoir il n'y a pas eu un ministre hadjeray dans ce gouvernement. Comme le font remarquer Santen & Schilder (1994 : 131), l'ethnicité peut représenter une stratégie de mobilisation efficace quand il s'agit de défendre les intérêts de certains groupes, en se servant d'un fond culturel commun qui sert de support. À côté des hommes politiques hadjeray qui luttent pour l'existence de l'identité hadjeray, il y a aussi les jeunes intellectuels hadjeray, confrontés au défi de l'insertion sociale, et qui ont préféré prouver leur existence à travers l'Association des Jeunes du Guéra pour faire part de leur existence et se poser comme une force incontournable avec qui il faut compter. L'une de ces grandes réalisations fut la commémoration médiatisée d'Idriss Miskine en 2004 en grande pompe dans la salle des cérémonies du ministère des Affaires Etrangères. Au-delà du but culturel et politique avoué, cet événement présente un fort relent de redynamisation de l'identité hadjeray par la jeunesse pour revendiquer la place qui est la sienne à travers une identité hadjeray dont Idriss Miskine fut l'une des grandes figures qui l'incarnaient.

Mises à part ces quelques actions tendant à redorer le blason de l'identité hadjeray, et qui quelquefois portent leurs fruits, l'identité hadjeray se caractérise par une marginalité qui, se décline essentiellement en pauvreté et appauvrissement des populations hadjeray, causés par ce mode de vie de la mobilité et une marginalisation politique que ne cessent de

dénoncer les populations de la région du Guéra. Car il n'est pas rare d'entendre aux cours de banales discussions, des gens dire : « les réalisations des projets d'eau et d'électricité sont faites pour les gens qui comptent dans ce pays ». Comme pour dire que tout se fait ailleurs, mais jamais dans la région du Guéra qui est politiquement défavorisée. Or, la réalité c'est que s'il est vrai que le problème d'eau, dans la région du Guéra se pose avec acuité, il n'en demeure pas moins que sur d'autres plans, la région du Guéra est plus favorisée que d'autres régions.

'Pierre qui roule n'amasse pas mousse'

La conséquence de toutes ces périodes de mobilité politique et sociale des populations sous la pression des violences politiques c'est un appauvrissement chronique des populations hadjeray (Sabaye, 1997 ; De Bruijn, 2007 ; Van Dijk, 2008,). En effet, préoccupées pendant des décennies par l'insécurité, les populations de la région du Guéra n'avaient pas bénéficié d'infrastructures et d'encadrement susceptibles de leur permettre de s'épanouir économiquement, socialement et politiquement. Les quelques rares initiatives économiques et éducatives ont été très tôt mises à rude épreuve comme le laisse apparaître le récit de vie de Ahmat Sidjé¹⁰², un des animateurs d'une ONG catholique de développement agricole, qui a failli lui coûter la vie.

'Quand la guerre civile de 1979 a éclaté, l'école et l'internat de la mission catholique qui nous accueillait ont fermé leurs portes. Je vadrouillais partout ne sachant que faire. Puis arrive une ONG catholique dénommée JAD (Jeunesse agricole pour le développement). Je fus recruté comme animateur dans cette ONG qui était installée à Mongo et qui avait implanté des centres d'activités dans plusieurs villages, dont le village de Bandaro où ses activités ont connu un développement exemplaire.

En 1980, arrive la guerre des tendances qui morcelle le pays. Au gré des rapports de force, la région du Guéra a été occupée successivement par plusieurs tendances combattantes rivales. La première tendance à avoir occupé premièrement le Guéra était celle des FAP. Cette tendance avait un esprit si arabisant et si islamisant que tout ce qui ressemblait à une valeur occidentale était bannie. Pour ce faire, L'ONG JAD qui est une initiative de la mission catholique fut tout le temps harcelée. Ne se sentant pas en sécurité, elle dû cesser ses activités. Puis arrivent les FAN dirigées par Habré qui délogent les FAP de Mongo. Pendant la période d'occupation de Mongo par les FAN, la confiance entre la population et les combattants FAN s'instaure, une certaine liberté de pratique laïque renaît. Pendant le seul mois qu'a duré l'occupation de cette force, la JAD avait senti qu'un minimum de condition de travail était réuni pour la reprise de ses activités. Pour des raisons qu'on ignore, les FAN quittent Mongo. De nouveau, les FAP et le CDR (Conseil Démocratique Révolutionnaire) réoccupent la ville. Ne se sentant pas en odeur de sainteté auprès de la nouvelle force réoccupante, la JAD suspend de nouveau ses activités. Cela n'a pas plu aux responsables locaux de ces mouvements politico-militaires. La cessation des activités de la JAD fut interprétée comme un complot contre leur politique. Tous les membres de la JAD furent arrêtés y compris moi. On nous a accusés de partie pris avec les FAN. On nous a emprisonnés pendant deux semaines sans manger, ni boire. Les biens de la JAD emportés et la JAD elle-même fut interdite de fonctionnement. Durant notre période de détention, beaucoup d'entre nous sont décédés : des directeurs d'écoles, des professeurs dont certains n'ont rien à voir avec la JAD. Après ma

¹⁰² Homme, environ 52 ans, enseignant, ex employé de SECADEV, interview réalisée à Sidjé en octobre 2009.

libération, je me suis dit que tant que ces gens sont là, je n'ai pas ma place ici. Je me suis enfui vers N'Djamena'.

À l'exemple de Ahmat Sidjé, beaucoup de populations hadjeray soumises aux pressions des forces armées d'une part et de la crise écologique d'autre part, ne trouvèrent leur salut que dans la mobilité (de Bruijn, 2007 ; Van Dijk, 2008), au terme de laquelle aujourd'hui on trouve d'importantes communautés hadjeray à N'Djamena, la capitale et les régions voisines telles que le Chari-Baguirmi, le Lac-Tchad et le Salamat (Alio, 2008). Si ailleurs la mobilité représente un avantage pour se refaire une santé économique et sociale (Paba, 1982), pour les populations hadjeray, la mobilité n'a pas permis de rattraper leur retard économique. La raison réside dans la dynamique même de la mobilité comme le démontre M. Amarra¹⁰³, installé depuis 1984 à Sidjé dans la région du lac-Tchad, mais souffrant toujours de la précarité de condition de vie :

'Nous sommes les premiers à nous implanter ici au moment où il n'y a pas une seule case ici. L'ONG SECADEV qui nous a amenés ici nous a distribués des grandes parcelles dans les zones inondables pour qu'on en fasse des champs. Mais aujourd'hui, comme tu peux le constater toi-même, ces champs appartiennent à d'autres personnes. Nous, on vient louer, parce que nous les avons simplement vendues à vil prix à l'époque, pensant réaliser quelque chose avec l'argent. Certains d'entre nous avaient essayé le commerce, mais en fin de compte, ils n'ont pas réussi. Alors que les autres qui sont arrivés après nous s'y sont mis et aujourd'hui ont réussi dans le commerce ou l'agriculture par le système de mise en location de leur terrain. Nous, notre échec s'explique par le manque des idées. Ces gens qui sont venus après nous et qui ont réussi, sont tous des gens qui ont déjà beaucoup voyagé, beaucoup vu. Ils étaient toujours restés en contact avec les leurs pour s'échanger d'idées et surtout qu'ils sont venus avec l'intention de faire quelque chose qu'ils savaient déjà faire. Alors que nous autres sommes venus avec l'intention de rester juste le temps du retour de la paix pour rentrer chez nous. L'exemple palpable est celui de la communauté hadjeray de N'Djamena. Dans les années 1960-1970, lorsque les nôtres étaient arrivés à N'Djamena, les terrains pour construire les maisons ne coûtaient que quelques pains du sucre, ce qui était largement à la portée de tout le monde. Seuls quelques-uns d'entre nous ont accepté acheter. La plupart a refusé d'acheter, parce qu'elle se disait que son avenir n'est pas à N'Djamena, mais plutôt au village natal. Tout cela par manque de vision. Si on avait des idées, des visions que les choses allaient être comme elles le sont maintenant, on se serait mis et aujourd'hui les anciens quartiers de N'Djamena comme Bololo, Klemat, Mardjandaffack allaient appartenir intégralement aux ressortissants de la région du Guéra. Tout cela par manque d'ouverture d'esprit, d'idées. Les idées, on ne peut les avoir qu'en se frottant aux autres, en s'échangeant avec les autres. Aujourd'hui, la plupart des nôtres partout où on va, on les trouve en train d'exercer des métiers des sentinelles, de blanchisseurs, d'aides-maçons, faute de s'être frottés aux autres pour apprendre à entreprendre. Par conséquent, nous sommes demeurés des gens pauvres'.

La pauvreté, ce mot de la fin que prononce M. Amarra passe aux yeux de beaucoup de Tchadiens pour attribut de l'identité hadjeray, en ce qu'il est l'un des fléaux qui affectent les populations hadjeray tant au niveau de la région que hors de la région du Guéra, plus particulièrement à N'Djamena la capitale où on trouve d'importantes communautés hadjeray dans les quartiers périphériques (de Bruijn, 2007). Cette marginalité sociale des

¹⁰³ Homme, environ 60 ans, paysans, interview réalisée en octobre 2009.

populations hadjeray est présentée par le célèbre comédien tchadien 'Mandargué' jouant le rôle de Hadjeray dans les théâtres, où le Hadjeray apparaît par rapport aux autres acteurs représentant d'autres ethnies, comme quelqu'un de démuni et s'occupant des basses activités. Ainsi, dans cette fluctuation de la dynamique identitaire hadjeray, on est arrivé au stade où même un attribut comme ' pauvre ' passe pour une identité hadjeray.

Conclusion

L'ensemble hadjeray pris comme ethnie créée par la colonisation, est fait de bric et de broc, tant sont différentes les réalités locales. Cependant, ce bric et broc qui font l'ossature de l'identité hadjeray constituent les caractéristiques, l'essence même de cette identité hadjeray, dont les réalités sociologiques rapprochent plus les ethnies hadjeray qu'elles ne les distendent, surtout lorsque celles-ci sont comparées à d'autres ethnies tchadiennes voisines qui les entourent. Les petites différences, voire les simples nuances qui existent entre les ethnies hadjeray vont faire l'objet d'exploitations politiques et idéologiques qui vont mettre à mal l'identité hadjeray qui va se construire et se déconstruire en fonction des rapports de force avec les autres ethnies tchadiennes. Malgré la discordance d'ordre congénital et stratégique constatées çà et là entre les différentes composantes des populations hadjeray, et qui a tendance à mettre en péril l'identité hadjeray, celle-ci subsiste et même se consolide sur le plan politique où elle apparaît de plus en plus comme un catalyseur pour les actions politiques. Ainsi, l'identité hadjeray est utilisée, brandie comme un paravent pour des revendications politiques et aussi comme un repère social dans la société tchadienne où depuis quelques décennies est apparue la notion de 'responsabilité collective' et où, pour certains actes sociaux, on ne s'adresse pas à l'individu, mais à son ethnie.

En somme, il apparaît donc que l'identité hadjeray dont la constitution a été décidée par la colonisation depuis le début de 20^e siècle, se place dans une perspective dynamique dont la construction se fait au gré des vicissitudes des événements qui émaillent l'histoire du Tchad. Au terme de l'histoire tumultueuse des conflits et des mobilités qu'elles ont connues, les populations hadjeray se retrouvent dans un appauvrissement chronique qui tend à devenir leur identité que certains de nos enquêtés, comme Amarra imputent au manque d'idées, d'initiative résultant de la déconnexion, de la rupture des populations hadjeray durant des années de violence. Ce raisonnement de Amarra nous ouvre sur une thématique assez importante, celle de la problématique de la communication, de la connexion comme facteur d'épanouissement et de redynamisation de l'identité. Il importe à cet égard de comprendre en quoi et de quelle manière les populations hadjeray étaient déconnectées et que cette déconnection leur a été préjudiciable.